

NOUS AVONS LU 3

ICI ET AILLEURS, AVEC FRANÇOIS PLACE. RÉSONANCE GÉNÉRALE, ESSAIS POUR LA POÉTIQUE. 2012, 17€, 168p.

Ici et ailleurs est une collection dirigée par Serge Martin et publiée avec le soutien de l'IUFM et de l'Université de Caen Basse-Normandie. Le dernier numéro (5) est consacré à François Place dont le travail a été au centre de deux journées d'étude : cet ouvrage en constitue les actes. On y trouve des éléments bibliographiques complets (on notera cependant l'absence du film produit par l'AFL¹), six reproductions de pages des nombreux carnets de dessins de l'auteur et neuf contributions sur les espaces et les résonances de l'œuvre, selon les perspectives des différents champs qu'elle convoque : la littérature, l'histoire, la géographie, les langues étrangères, les arts plastiques...

On peut parler, avec ce volume, d'un véritable voyage (ou de plusieurs voyages) sur le même territoire d'une œuvre où se croisent d'innombrables voyageurs, arpenteurs de cartes anciennes nourries de témoignages historiques (Christophe Colomb, Marco Polo...) ou de cartes subjectives (Carte du Tendre) où apprendre à se perdre (p.49). Dans cette « *géographie du Monde, de la rencontre entre les peuples* » (p.157), des sociétés se réaniment, se reconstruisent au gré d'images à la fois « *hallucinantes* » et « *éclairantes* », d'une documentation précise, inspirée de la peinture flamande et hollandaise du XVII^e siècle (pp.92, 119) et de

« *racontages* » qui rendent « *voyants* »². Tout part de la puissance du rêve, tout passe par les rêves et tout finit par de nouvelles élucubrations tant « *l'œuvre demande la reprise* », « *rien d'autre qu'une réécriture* », « *une réenonciation, un passage de voix – et de voir, doit-on rajouter, où vues et voix s'interpénètrent.* » (p.36). Des marches et des haltes rythment cette épopée de la raison et de l'égarément : dans *Le Roi des trois Orient*s se succèdent « *les haltes, les messagers, les éclaireurs, les guides, les rencontres, les paysages* », dans *La Fille des batailles* l'héroïne « *ne pouvait plus résister à cette force qui la mettait en route* » (p.85) et partout « *des lieux de passages (ponts, col, désert) et d'arrêt (mort, échanges marchands, consultation des archives...)* » (p.132). Une marche du corps mais aussi de l'esprit, de la quête du « *pays où l'on arrive jamais* » (p.87) et des livres qui n'en finissent pas d'ouvrir et d'emboîter les territoires (Defoe, Malot, Bosco, Stevenson, Verne... p.88) : « *une marche ponctuée de rencontres* », une « *relation de la relation* » où « *un sujet advient par un autre sujet, une voix dans et par une autre ; la carte racontée, dessinée, recommandée sans cesse est cette relation* », pp.46, 47.

L'autre grande aventure est celle du savoir qui fait de cette œuvre une « *encyclopédie mise en récit* » (p.92) où se cultive le plaisir d'apprendre en se distrayant, une passion pour le voyage dans le temps et dans l'espace, incluant le « *goût de l'obstacle* » (p.31). Ainsi, les contrées traversées dans *Le Roi des Trois Orient*s ne sont jamais nommées, pas plus que les dates dans *La Fille des batailles* (même si les reconstitutions historiques par l'image sont « *soignées* », p.91), « *crédibles* », « *vraisemblables* » : il

1. *Explorateurs de légendes*, DVD de 16 mn réalisé par Jean-Christophe RIBOT, 2011 (à commander sur le site de l'AFL : www.lecture.org) 2. pp.44, 46, 55

faut, pour resituer le contexte historique, écrit Dominique Briand (pp. 113-119), « installer le passé » à partir de références précises (objets, fonctions sociales...) ou de généralités « le Roi, un soir de novembre... », selon le double projet de l'auteur (« chef décorateur et scénariste », p.117) : « *La durée de cette histoire est d'abord celle de la vie de ses héros (...) Des enfants grandissent, des êtres s'aiment, un couple se forme, des hommes et des femmes agissent pour vivre au mieux (...) une histoire dans l'Histoire* », (p.119). Dans un article très instructif, Gérard Pinson montre comment François Place se sert du rapport texte/image pour « rendre intelligible le contexte historique de l'histoire de Sir Archibald (...) [sans éluder] aucun des aspects ni des questions que soulèvent les modalités et les étapes de l'europanisation du monde du XIX^e siècle. » (p.151). Passionné d'érudition, cet auteur reconstruit des mondes sur les bases des disciplines qu'ils ont inventées et des regards critiques qui ont accompagné leurs usages (p.25). En la comparant à celle de La Fontaine, Serge Martin fait de cette œuvre une entreprise éducative où « loin d'un régime véridictionnel, le racontage est un apprendre à voir, à se voir, c'est-à-dire à ne jamais cesser de raconter » (p.41).

François Place organise ses mondes autant par les mots que par les images, car « il n'y a plus de métier premier et d'activité seconde ; c'est le continu qui l'emporte », p.42. On trouvera tout au long de cet ouvrage des analyses linguistiques (onomastique, p.88, thématique du cheminement, p.132...) dont la valeur poétique montrera, si besoin, que la minutie ne concerne pas que le dessin : de *Grand Ours*, Dominique Lefebvre écrit : « François Place a recours à l'anaphore pour ponctuer son énumération d'espèces animales, ainsi qu'aux allitérations en sifflantes sourdes et en liquides pour suggérer le mouvement gracieux et silencieux des animaux. » (p.139). C'est à Serge Martin qu'on doit l'écoute la plus attentive (mais pas toujours la plus claire) de la voix ou des voix de cette œuvre : voix aux multiples ratés (mutisme, bégaiement, toux chronique...) et aux infinies extensions, « grande oralité », « prosodie généralisée », incrustées dans les détails de l'écriture (p.26). Voix dont les tissages, les volutes, les tensions, les fissures s'apparentent aux « résilles » de la peau, celle des géants, gravée, tatouée, pho-

tosensible, parcheminée (pp.124-125). Un « continu entre corps, voix, écriture et mémoire », p.22, un « moi peau », p.123, mis en scène par un « scribe, tatoueur, peintre, acteur, décrypteur d'étoiles, « vieux fou de dessins » qui ne cesse de mettre en images et en paroles, les variations multiples du tournoiement du monde. » (p.96). Car la voix se poursuit et se transforme au-delà des récits, « dans un régime relationnel où les lignes du dessin et de l'écriture, de l'image et du voyage, de la parole et du rêve, s'emmêlent. ».

Le dessin, c'est tout à la fois les cartes, les atlas, reflets d'« une conception du monde et un état de sa connaissance en un lieu et à une époque donnée », « projet politique dont il est l'expression et déjà la réalisation » (pp.156-157) et domaines d'enchantements (pp.45-46) mais aussi les culs-de-lampe, les focalisations, la prolifération graphique de fins tracés linéaires (pp.122-123) et de sillons où l'aquarelle vient se loger comme l'encre dans les incisions de la peau « *marquage indélébile puisque la peau en cicatrisant se referme sur la multitude des petites plaies.* », (p.124). Le dessin, c'est encore les objets composant des intérieurs (cabinets de curiosité, cabine de bateau, auberge...) inspirés de la peinture dont la succession de tableaux finit par créer « une imagerie de l'art » (p.92) et des paysages (villages, ports, champs de bataille...), véritables « scènes de genre », (p.119). Parfois, des peintres s'inscrivent dans le récit comme dans *La Fille des batailles* où « *l'île paradisiaque (...) avec palmiers, ciel bleu, pirogniers (...) renvoie aux tableaux de Gauguin qui évoquent les îles Marquises ou Tahiti, mais surtout aussi à la peinture naïve des artistes de ces îles.* » (p.84).

En donnant lieu à des analyses savantes (aux horizons disciplinaires si variés), on pourrait croire l'œuvre hermétique, improbable dans un usage scolaire ordinaire. Outre les historiens et les géographes qui ne cachent ni leur intérêt, ni leur enthousiasme (« *outil extraordinaire pour enseigner l'histoire* », « *beau programme de géographie* », p.151, 157), les enseignants de langue y entrevoient la possibilité de traiter de « l'interculturel », p.77, et au-delà des traditionnelles méfiances de Serge Martin contre certaines rigidités didactiques (pp.34-56) on pourrait s'appuyer sur la place que

Magali Jeannin-Corbin accorde au lecteur dans cet espace (pp.129-136) : « *Le cheminement de la Grande Ambassade apparaît dès lors comme une métaphore des diverses manières de lire : linéaire et non linéaire (...) faites d'arrêts, de pauses, de références intertextuelles.* », (p.133) où le point de vue, toujours « *celui d'un regard hors champ* », institue un lecteur libre. Comparé au couple d'amoureux (le musicien et la princesse), le lecteur est cet être enfermé dans l'espace réduit du livre (prison/tente), emporté (par les crues de la rivière), sauvé, puis rendu à « *d'autres histoires, d'autres mondes recréés (...) espaces infinis du voyage et de l'amour.* » (p.133).

En refermant ce livre, on découvre, derrière François Place, l'humain si tranquille et respectueux, un auteur capable « *de mettre quelque peu sous tension la tranquille institution scolaire dans ses dispositions disciplinaires traditionnels naturalisés.* » (p.34). Et on n'a de cesse de relire son œuvre avec (ou sans) les enfants.

Yvonne CHENOUF

En dehors de mon métier d'écrivain, je ne suis bon à rien. En conséquence, on peut penser qu'un bon à rien est toujours susceptible de devenir écrivain. (François MAURIAC)